

## DOCTRINE

### Karl Marx et l'introduction des machines

□ □ □

On lira avec intérêt les extraits du « Capital » reproduits ci-après.

Ils ont trait à l'introduction des machines nouvelles en régime capitaliste. Il nous a paru utile de les publier, au moment où s'amorce la rationalisation en France : l'un des aspects de la rationalisation est en effet le perfectionnement du machinisme. Dans le premier livre du « Capital », au chapitre « La plus-value relative » (tomes II et III de l'édition française), Marx a approfondi tous les aspects de la question ; et toutes les parties de son analyse se tiennent. C'est dire que des citations ne peuvent avoir, isolées leur sens complet, leur signification totale. Elles sont pourtant d'un grand intérêt.

#### Le capitaliste introduit les machines en vue de son profit

John Stuart Mill, dans ses *Principes d'économie politique*, dit : « On peut se demander si toutes les inventions mécaniques faites jusqu'à ce jour ont allégé le labeur quotidien d'un être humain quelconque ». Mais, en employant les machines, le capital ne poursuit nullement ce but. Comme tout autre développement de la force productive du travail, l'emploi des machines se propose de diminuer le prix des marchandises et de raccourcir la partie du jour de travail, dont l'ouvrier peut disposer pour lui-même, afin d'allonger l'autre qu'il donne gratuitement au capitaliste. C'est un moyen de produire de la plus-value (1).

#### Plus-value absolue et plus-value relative

Prolonger la journée de travail au-delà du temps nécessaire à l'ouvrier pour produire le simple équivalent de la valeur de sa force de travail, puis attribuer ce surtravail au capital, voilà la pro-

(1) *Le Capital*, livre 1<sup>er</sup>, tome III, page 7.

duction de la plus-value absolue. Elle constitue la base générale du système capitaliste et le point de départ de la production de la plus-value relative. Dans celle-ci, la journée de travail est de prime abord divisée en deux parties : le travail nécessaire et le surtravail. Pour prolonger le surtravail, le travail nécessaire est raccourci par des méthodes permettant de produire en moins de temps l'équivalent du salaire du travail. La production de la plus-value absolue n'affecte que la longueur de la journée de travail ; la production de la plus-value relative bouleverse de fond en comble les procès techniques du travail et les groupements sociaux (1).

#### **L'introduction des machines développe l'emploi des femmes et des enfants**

En tant que la machinerie rend superflue la force musculaire, elle devient un moyen d'employer des ouvriers sans force musculaire ou d'un développement physique incomplet, mais d'une plus grande souplesse de membres. Faisons travailler les femmes et les enfants ! voilà ce que se dit le capital, quand il commença à se servir de machines. Ce puissant remplaçant du travail et des ouvriers devint ainsi le moyen d'augmenter le nombre des salariés en y englobant tous les membres de la famille ouvrière, sans distinction de sexe ni d'âge : tout le monde fut directement soumis au capital. Le travail forcé, au profit du capital, prit la place des jeux de l'enfance et même celle du travail libre, que l'ouvrier accomplissait pour sa famille dans le cercle domestique et dans les limites d'une saine moralité.

Ce qui déterminait la valeur de la force de travail, ce n'était pas seulement le temps de travail nécessaire à la conservation de l'ouvrier adulte pris séparément, c'était encore le temps de travail nécessaire à la conservation de la famille de l'ouvrier. En jetant sur le marché du travail tous les membres de la famille, la machinerie répartit sur toute la famille la valeur de la force de travail de l'homme. L'achat de la famille comprenant quatre forces de travail revient peut-être plus cher que précédemment l'achat de la force de travail du seul chef de famille, mais une journée de travail est remplacée par quatre dont le prix tombe suivant la proportion dans laquelle le surtravail des quatre l'emporte sur le surtravail d'un seul. Pour faire vivre la famille, ces quatre personnes doivent donc fournir non seulement du travail, mais encore du surtravail pour le capital. C'est ainsi que, de prime abord, la machinerie, en augmentant le matériel que le capital exploite surtout, c'est-à-dire le matériel humain augmente en même temps le degré d'exploitation (2).

---

(1) *Le Capital*, livre 1<sup>er</sup>, tome III, page 197.

(2) *Le Capital*, livre 1<sup>er</sup>, tome III, page 41.

**L'introduction des machines crée une tendance  
du capitalisme à allonger la journée de travail**

Si la machine est le moyen le plus puissant d'accroître la productivité du travail, c'est-à-dire d'abrégéer le temps de travail nécessaire à la production d'une marchandise, elle devient, comme représentant du capital, et d'abord dans les industries dont elle s'est emparée immédiatement, le moyen le plus puissant de prolonger la journée de travail au-delà de toute limite naturelle. Elle crée, d'une part, de nouvelles conditions permettant au capital de lâcher la bride à sa tendance permanente, et d'autre part, de nouveaux motifs qui aiguissent encore la faim du capital avide du travail d'autrui.

Tout d'abord, dans la machinerie, le mouvement et l'activité du moyen de travail se rendent indépendants de l'ouvrier. Le moyen de travail est animé du mouvement perpétuel et ne s'arrêterait jamais de produire, s'il n'était pas naturellement limité par la faiblesse physique et l'entêtement de ses collaborateurs humains. En tant que capital, l'automate possède, en la personne du capitaliste, conscience et volonté ; tout comme le capitaliste il est donc animé du désir de réduire au minimum la résistance que lui oppose la force élastique de l'homme. Cette résistance se trouve d'ailleurs diminuée par l'apparente facilité du travail à la machine et l'élément plus docile et plus souple constitué par les femmes et les enfants.

Nous avons vu que la productivité de la machinerie est en raison inverse de la grandeur de la portion de valeur qu'elle transmet au produit. Plus est longue la période pendant laquelle elle fonctionne et plus grande la masse de produits sur laquelle se répartit la portion de valeur ajoutée, et moindre est la parcelle de valeur qu'elle ajoute à chaque unité de marchandise. Or, la période de vie active de la machinerie est évidemment déterminée par la longueur de la journée de travail ou la durée journalière du procès de travail multipliée par le nombre de jours pendant lesquels ce procédé se répète.

L'usure de la machine n'est pas dans un rapport mathématique avec le temps d'utilisation. Et cela même supposé, une machine qui fonctionne 16 heures par jour, pendant 7 ans 1/2, embrasse une période de production aussi grande et n'ajoute pas plus de valeur au produit total que la même machine fonctionnant 8 heures par jour pendant 15 ans. Mais dans le premier cas la valeur de la machine serait reproduite deux fois plus vite que dans le second, et le capitaliste aurait, en 7 ans 1/2, par l'entremise de cette machine absorbé autant de surtravail qu'en 15 ans dans le second cas.

L'usure matérielle de la machine est double. Elle provient, d'une part, de l'usage ; la machine s'use comme les pièces de monnaie en circulation ; elle provient, d'autre part, de l'inaction : la

machine s'use comme une épée qui ne sert pas se rouille dans le fourreau. C'est la destruction par les éléments. L'usure de la première espèce se trouve dans un rapport plus ou moins direct et celle de la seconde espèce jusqu'à un certain point dans un rapport inverse avec l'usage de la machine.

A côté de l'usure matérielle, la machine subit en quelque sorte une usure morale. Elle perd de sa valeur d'échange, à mesure que des machines du même type se construisent à moins de frais ou que d'autres machines perfectionnées lui font concurrence. Dans les deux cas, si jeune et si vigoureuse qu'elle puisse être, sa valeur n'a plus comme expression le temps de travail effectivement réalisé dans la machine, mais le temps nécessaire à sa propre reproduction ou à celle d'une machine meilleure. Plus est courte la période nécessaire à la reproduction de sa valeur totale, et moindre est le danger d'usure morale ; et, plus la journée de travail est longue, et plus cette période est courte. Dès la première introduction de la machinerie dans quelque branche d'industrie, on voit se succéder coup sur coup de nouvelles méthodes en vue de la reproduire à meilleur marché, des perfectionnements qui intéressent non seulement des parties ou des appareils isolés, mais la construction entière. C'est donc dans la première période de son existence que la machine influe le plus fortement sur la prolongation de la journée de travail (1).

#### **Le développement du capitalisme accroît le chômage et désarme les ouvriers en régime capitaliste**

La machine produit une plus value relative, d'abord en dépréciant la force de travail et en la rendant meilleur marché par l'abaissement du prix des marchandises qui entrent dans sa reproduction, ensuite en transformant, dès sa première introduction sporadique, en travail multiplié le travail employé par le possesseur de machines, en élevant la valeur sociale du produit de la machine au-dessus de sa valeur individuelle et en permettant ainsi au capitaliste de remplacer la valeur journalière de la force de travail par une portion moindre du produit journalier. Pendant cette période de transition, où telle industrie mécanique reste une sorte de monopole, les bénéfices sont donc extraordinaires, et le capitaliste essaie de pousser à l'extrême l'exploitation de cette lune de miel, en prolongeant le plus possible la journée de travail. La grandeur du bénéfice aiguise encore l'appétit.

\*  
\*\*

D'une part, l'emploi capitaliste de la machinerie crée donc de nouveaux et puissants motifs pour prolonger outre mesure la journée de travail ; il bouleverse le mode de travail et le carac-

---

(1) *Le Capital*, livre 1<sup>er</sup>, tome III, pages 53 et suivantes.

rière social de l'ouvrier de telle façon que toute résistance soit brisée. D'autre part, soit en embauchant des couches de la classe ouvrière jadis inaccessibles au capital, soit en libérant les ouvriers remplacés par la machine, il produit un excédent de population ouvrière qui est forcée d'accepter la loi dictée par le capital. De là, dans l'histoire de l'industrie moderne, ce phénomène curieux : la machine renverse toutes les barrières morales et naturelles de la journée de travail. De là, ce paradoxe économique : le moyen le plus puissant de raccourcir le temps de travail se transforme dans le moyen le plus infailible de rendre disponible pour la mise en valeur du capital, tout le temps de l'ouvrier et de sa famille. « Si chaque outil, imaginait Aristote, le plus grand penseur de l'antiquité, pouvait exécuter de son propre chef et sur ordre le travail qui lui incombe, comme autrefois les chef-d'œuvre de Dédale se mouvaient d'eux-mêmes ou comme les trépieds de Vulcain se mettaient spontanément à leur travail sacré, le patron n'aurait plus besoin de compagnons ni le maître d'esclaves (1).

\*  
\*\*

Sous la forme machine, le moyen de travail devient aussitôt le concurrent de l'ouvrier. Le rendement du capital est en raison directe du nombre d'ouvriers dont la machine anéantit les conditions d'existence. Le système tout entier de la production capitaliste repose sur le fait que l'ouvrier vend sa force de travail comme marchandise. La division du travail ramène cette force de travail à l'aptitude toute particulière de manier un outil parcellaire. Dès que le maniement de l'outil échoit à la machine, la force de travail perd à la fois sa valeur d'échange et sa valeur d'usage. L'ouvrier, comme du papier-monnaie n'ayant plus cours, devient invendable. La partie de la classe ouvrière que le machinisme transforme de la sorte en population superflue, c'est-à-dire en population dont le capital n'a plus directement besoin pour assurer son rendement, succombe dans la lutte inégale de l'ancienne exploitation professionnelle ou manufacturière contre l'exploitation mécanique, ou bien inonde toutes les branches d'industrie plus facilement accessibles, encombre le marché du travail et fait tomber le prix de la force de travail au-dessous de sa valeur. Les ouvriers jetés dans la misère ont la double consolation de se dire que leurs souffrances ne sont que passagères et que le machinisme n'envahit que progressivement tout un champ de production, ce qui brise l'étendue et l'intensité de ses efforts destructeurs. Les deux consolations s'annulent. Partout où la machine s'empare graduellement d'un champ de production, elle engendre la misère chronique dans la classe ouvrière qui lui fait concurrence. Quand la prise de possession est rapide, ses effets sont énormes et aigus (2).

(1) *Le Capital*, livre 1<sup>er</sup>, tome III, page 60.

(2) *Le Capital*, livre 1<sup>er</sup>, tome III, page 9<sup>e</sup>.